



Dimanche 13 juillet 2014
4^e dimanche après la Trinité
Romains 12, 17-21

Jean-Matthieu Thallinger
Mulhouse

¹⁷ Ne rendez à personne le mal pour le mal. Efforcez-vous de faire ce qui est bien devant tous. ¹⁸ S'il est possible, pour autant que cela dépende de vous, soyez en paix avec tous. ¹⁹ Ne vous faites pas justice vous-mêmes, bien-aimés, mais laissez place à la colère, car il est écrit : C'est moi qui fais justice ! C'est moi qui paierai de retour, dit le Seigneur. ²⁰ Mais si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car en agissant ainsi, ce sont des braises que tu amasseras sur sa tête. ²¹ Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais sois vainqueur du mal par le bien.

Non, on ne vainc pas le mal par le mal, on ne guérit pas une gueule de bois en se ré-alcoolisant le lendemain matin, on ne supprime pas une rage dentaire en se tapant la tête contre un mur. On ne comble pas non plus son manque de reconnaissance sociale en accusant l'immigré qui passe par là d'être vecteur de la peste et on ne court pas plus vite en lâchant l'enclume que l'on portait. On ne persuade pas le catéchumène récalcitrant des bienfaits de la foi chrétienne à coups de recopiage de Psaume 119 (éventuellement en ferez-vous un pasteur qui se vengera du mal subi sur ses propres catéchumènes¹), ni ses paroissiens de la miséricorde divine en suspendant au-dessus de sa tête l'épée de Damoclès du jugement dernier.

Douteriez-vous de l'une de ces affirmations, prenez l'Épître aux Romains, cette « œuvre maîtresse du nouveau testament » ou « forme la plus pure de l'évangile » selon les mots de Martin Luther. Elle s'ouvre par un postulat qui apaisera les troubles spirituels et existentiels du pieux Réformateur et, par suite, des nôtres, impénitents pécheurs que nous sommes : « *Le juste vivra par la foi* » Romains 1, 17.

Il semble en aller des théologiens (ainsi que de tous les croyants évidemment, chacun étant appelé à être théologien au moins amateur) comme du vin, certains tournant au vinaigre, d'autres se bonifiant avec le temps. Paul participant ici de la seconde catégorie.

Son adresse aux chrétiens de Rome a en effet souvent été considérée comme la synthèse ou le testament spirituel de la pensée de l'apôtre, aiguisée par des années de combats, débats et résistances à sa prédication mais aussi de fondations et d'affermissement de communautés nouvelles.

Cette Épître, nous la résumerions lapidièrement ainsi : l'exposition de la nouvelle économie de la foi au Dieu Biblique, la conversion de la croyance en la justification par la Loi et par Soi à la justification par la Foi. Une justification par la foi donnée (et reçue) qui libère et dispense l'homme de toute intervention personnelle dans son salut.

¹ Toute ressemblance avec qui que soit d'identifié serait bien sûr fortuite.

Quant au chapitre 12 qui nous intéresse, il traite du développement éthique de cette libération : si je ne peux pas faire mon salut par moi-même, par mes œuvres, si le respect scrupuleux de la Loi ne le permet pas où suis-je, où puis-je aller et que me reste-t-il à faire ?

Rien, et du bien. « *Efforcez-vous de faire ce qui est bien devant tous* » dit le sage. Cela pourra sembler simple sinon simpliste aux activistes névrosés de la justification par l'action et autres hérauts d'un ordre social chrétien immuable. Mais l'évangile ne se glisse-t-il pas plus aisément par le chât d'un esprit simple et humble que par la suffisance de celui qui priera et brillera au coin des rues ?

J'oserai même prétendre que la synthèse évangélique que nous propose Paul dans ces quelques versets a valeur de preuve surnaturelle de l'existence de Dieu manifesté en la personne de Jésus-Christ.

1/ v 17a : Ne rendez à personne le mal pour le mal

Ceci est une parole de rupture.

Plus accessible à la compréhension que des invitations ou incitations à l'amour du prochain.

Le concept d'amour du prochain pourra être discuté, pinaillé, sans fin. Qui est mon prochain ? Qu'est-ce qu'aimer ? Peut-on aimer tout le monde ? Que faire quand deux amours entrent en conflit ? Si l'amour est oiseau rebelle et enfant de bohème faut-il prendre garde à soi ?

Mais la disposition d'esprit de « *ne pas répondre au mal par le mal* » ne souffre pas d'interprétation. Il est une action par l'inaction, une action sans réaction, compréhensible immédiatement par chacun.

Il signifie la fin de la vengeance, la fin de la notion de mérite, la fin de la hiérarchisation entre les individus.

Parole de rupture avec notre dimension charnelle, pulsionnelle, animale.

Parole de rupture évidente avec la Loi rétributive du Talion (certes mathématique et logique, cependant la valeur d'une vie humaine ne me semble ni modélisable ni pesable que ce soit en livres de chair ou en empreinte carbone).

La non-réaction au mal, est un dépassement même de la « règle d'or » pourtant considérée universellement comme la norme de base de la possibilité de vie sociale. Que ce soit dans sa version négative « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse* » ou, dans sa version active « *jésuschristique* » : « *Ainsi, tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux : c'est la Loi et les Prophètes* » *Matthieu 7.12*. (principe que l'on retrouvera entre autres dans des écrits confucéens, védiques, bouddhiques, coraniques sous diverses formes).

Le principe de non-réaction au mal va plus loin car il déconnecte nos actes de leur justification.

2/ v 17b : Efforcez-vous de faire ce qui est bien devant tous

Parce que je me sais justifié, je peux faire le bien totalement gratuitement, sans prétendre par là changer l'autre, ou compenser son action. Il n'est même pas

question de pardonner. Il est question de reconnaître en l'autre un justifié comme je le suis moi-même et parce que je le suis-même.

Dans le monde des justifiés par la foi, le condamné à mort console ses bourreaux, le malade en phase terminale rassure sa famille, le contrevenant routier remercie les policiers qui l'auront verbalisé et « *si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire* ».

Le surgissement de cette nouvelle économie relationnelle jaillit du cœur du sermon sur la montagne, ce cœur du cœur du cœur du récit biblique, tellement lu, prêché, mais tellement encore à réaliser.

On en trouvera bien sûr des **prémices** dans l'Ancien Testament.

Par exemple à la fin de l'épopée de Joseph dans la Genèse lorsque « *Joseph ordonna qu'on remplît de blé leurs sacs, qu'on remît l'argent de chacun dans son sac, et qu'on leur donnât des provisions pour la route. Et l'on fit ainsi* » Genèse 42:25.

Ou en Proverbes 20:22 « *Ne dis pas: Je rendrai le mal. Espère en l'Eternel, et il te délivrera* ».

Mais c'est bien dans l'évangile que cette attitude devient explicite et sacramentalisée par deux injonction de Jésus : *Matthieu 5:39,44 Mais moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre.*

Luc 6:27-29 Mais je vous dis, à vous qui m'écoutez: Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent,...

C'est le caractère radical et unique de cette proposition vérifié par sa propre vie (1 Pierre 2:23 *lui qui, injurié, ne rendait point d'injures, maltraité, ne faisait point de menaces, mais s'en remettait à celui qui juge justement*) qui met Jésus à part parmi les discoureurs religieux.

Plus que la religion du Dieu amour soixante-huitard le christianisme me semble être la religion de l'amour de l'ennemi, la religion de la non-répétition du mal, de ceux qui demandent à Dieu « *délivre-nous du mal* ».

Paul, le comprit bien. Il le répétera à d'autres occasions comme en 1 Thessaloniens 5:15 *Prenez garde que personne ne rende à autrui le mal pour le mal; mais poursuivez toujours le bien, soit entre vous, soit envers tous.*

Et l'éprouvera personnellement : 1 Corinthiens 4:12 *nous nous fatiguons à travailler de nos propres mains; injuriés, nous bénissons; persécutés, nous supportons;*

La non-répétition du mal interroge également notre conception de la justice et du bien.

Le bien consiste se situer devant tout autrui sans arrière pensée, indépendamment de qui il est, où il est, d'où il vient, de son passé, de son appartenance, de sa génétique, de son sexe, de son orientation politiques, de sa condition sociale, indépendamment d'un sentiment d'amour ou d'attirance particulier aussi.

Le sceptique dira ce projet utopique, dangereux même dans la mesure tant que tous ne sont pas convertis à la non-réaction au mal. Mais Paul distingue le bien du

juste. Il n'est pas ici question d'un monde sans règles, leur respect et application continue à relever du magistrat

C'est ce qu'il évoque au verset 19 pour ce qui concerne Dieu: « **Ne vous faites pas justice vous-mêmes, bien-aimés, mais laissez place à la colère, car il est écrit : C'est moi qui fais justice ! C'est moi qui paierai de retour, dit le Seigneur** ». Et en Romains 13 il légitimera la fonction du magistrat, de la justice humaine.

Il dénie par contre au chrétien, et par là au christianisme, et par là aux Eglises la maîtrise de la justice. En somme, il s'agit de séparer les pouvoirs : à l'Eglise de s'occuper du bien, à l'institution judiciaire de s'occuper du juste. Un projet de société laïque en somme. Non pas tant un retrait/séparation sectaire de l'Eglise hors du monde mais le retrait de sa volonté de puissance d'action (potestas).

De ce point de vue la décision des Eglises Protestantes d'Alsace-Moselle de sursoir à la question de la bénédiction du mariage de couples coupables d'avoir le même sexe est fort bienvenue, sauf qu'il ne n'aurait pas fallu sursoir trois années mais se dessaisir de cette question pour l'éternité. Elle ne relevait pas de sa compétence d'Eglise.

Il y a eu d'une part réaffirmation de la dignité et de l'obligation des personnes homosexuelles (qui demeurent donc par ce fait parties prenantes de la communauté humaine, ce qui semble bien être le moins) et de l'autre la reconnaissance navrée de ne pas avoir pu trancher cette question.

Mais dans la logique paulinienne telle que comprise ici, il n'y avait pas à trancher. Le rôle de l'Eglise n'étant pas de légitimer ou délégitimer des institutions ou comportements sociaux mais à bénir (dire et faire du bien) à tous les tenants de ce débat : paroissiens contre, pour, hésitant, enthousiastes, couple avec, sans enfants, de même ou de différent sexes.

La bénédiction étant ici entendue non comme une légitimation d'un comportement (juste ou non juste) mais comme le fait de vouloir du bien aux concernés.

De ce point de vue les prochains débats plutôt que de nous positionner en magistrats/juges réfléchissant à la pertinence ou pas d'une union homosexuelle ou au sens de la bénédiction, je proposerai que nous débattions de ce que nous pourrions faire concrètement pour améliorer concrètement le sort et la considération des personnes homosexuelles, ici et ailleurs. Comment leur « faire du bien ».

Comment faire du bien aussi à leurs ennemis, à ceux qui auraient l'impression que le monde va s'effondrer bientôt, presumant que Dieu s'en serait désolidarisé.

3/ V 18 : S'il est possible, pour autant que cela dépende de vous, soyez en paix avec tous.

« *Pour autant que cela dépende de vous* », Paul envisage que l'on ne puisse pas changer l'autre item dans une relation de conflit, du moins qu'il n'est pas dans notre pouvoir d'opérer ce changement.

Il n'est dans notre pouvoir que de travailler sur notre propre part d'ombre. D'y laisser opérer la lumière divine. Et, peut-être qu'un peu de cette lumière se reflétera sur notre adversaire.

En donnant à manger et à boire à notre ennemi, « ce sont des braises que tu amasseras sur sa tête ».

Je n'ai pas trouvé d'interprétation catégorique quant à cette expression, mais trois hypothèses que j'exposerai sans choisir parmi celles-ci. On a pu comprendre qu'« en donnant à boire et à manger à ton ennemi »

- il serait consumé par la honte
- les braises cautériseraient la plaie de ses souffrances qu'il venge en faisant le mal à autrui
- comme le forgeron purifierait le minerai métallique de ses impuretés en l'enfouissant sous des braises, l'ennemi serait purifié de son inclination au mal ;

Ces trois hypothèses on le voit vont dans le même sens. Rendre le mal pour le mal augmente le mal. Mais le bien est plus fort que le mal (« sois vainqueur du mal par le bien »), puisqu'il peut transformer alchimiquement le mal en bien.

Il s'agit donc de briser le cercle invertueux du mal, sa contagion, pour le dire dans le langage de René Girard : de déplacer le désir mimétique.

Celui-ci - René Girard - a consacré l'essentiel de son œuvre autour de cette question de la propagation du mal répété sans fin. Il commente dans un de ses livres la fin du sermon sur la montagne.

« Les règles du royaume de Dieu ne sont pas du tout utopiques : si vous voulez mettre fin à la rivalité mimétique, abandonnez tout au rival. Vous étoufferez la rivalité dans l'œuf. Il ne s'agit pas d'un programme politique, c'est beaucoup plus simple et fondamental. Si autrui vous oppose des exigences excessives, c'est qu'il est déjà dans la rivalité mimétique, il s'attend à ce que vous participiez à la surenchère.

Donc, pour y couper court, le seul moyen, c'est de faire le contraire de ce que la surenchère réclame : payer au double la demande provocatrice. Si on veut que vous marchiez un kilomètre, faites en deux ; si on vous frappe la joue gauche, tendez la droite. Le royaume de Dieu n'est rien d'autre, mais cela ne veut pas dire qu'il soit d'accès facile. »

René Girard, *Quand ces choses commenceront...* (Arléa, "Poche", 1996).

Ne pas rendre le mal pour le mal, c'est sortir de la compétition/imitation de celui qui me veut du mal, tout comme le formulait Jésus dans l'exemple de la joue frappée sans retour. (en passant, un article du magazine *Marianne* me tombe sous les yeux à propos : « Israël : après le meurtre d'un jeune Palestinien, le cycle de la haine »)

Pour René Girard, le Christ, par sa vie et jusqu'à la mort subie sur la croix, agit en révélateur du mécanisme mimétique et par là le décrédibilise.

Et par la justification par la foi, il crédibilise en même temps le seul mimétisme qui vaille désormais pour nous : le mimétisme de la parole et des actes du Christ. Vouloir convoiter non sa compagne, sa maison, ou sa plastique avantageuse dont nous ne connaissons rien, mais espérer en d'autres biens (ceux que nous possédons déjà par l'espérance, voir Hébreux 11,1).

Le désir mimétique est ainsi déplacé du désir des biens et de la situation d'autrui au désir des biens du Christ, de la ressemblance jalouée de l'adversaire qui nous concurrence à l'imitation de Jésus Christ.

Quand je vous disais que l'évangile est pour les simples.